

Musiques | *entretien*

QUATUOR

DE SCHUBERT A NOS JOURS

Pour sa rentrée musicale, le Centre des arts accueillera le 25 septembre, le Quatuor Béla pour une soirée entre classique et modernité. Rencontre avec Frédéric Aurier, violoniste du quatuor qui nous présente leur répertoire.

1 > Pour ce concert vous vous associez à la violoncelliste Noémi Boutin qui partage votre goût de la création contemporaine, néanmoins vous interprétez le *Quintette à deux violoncelles en Ut majeur* de Schubert. Pourquoi ce choix ?

Frédéric Aurier : La formation en quintette à deux violoncelles, chérie par Boccherini, n'a pas fait florès par la suite, et certainement pas au XX^e siècle. Le choix des œuvres pour cette formation se restreint très vite! Heureusement, l'œuvre de Schubert est une des plus géniales et touchantes qui soit, c'est donc un plaisir sans cesse renouvelé que de la préparer et de la donner au public. Par ailleurs, tant pour Noémi que pour le quatuor, faire se croiser les répertoires et les époques est une préoccupation, que dis-je, un jeu récurrent chez nous ! C'est à notre avis, une manière de mieux appréhender la musique dans sa diversité et son originalité, créant d'étranges résonances entre des pièces parfois bien dissemblables. Ce type de programme nous semble plus excitant que le principe de "l'intégrale", dans laquelle

on semble vouloir consommer la musique de manière exhaustive, comme si l'on ne voulait plus avoir à y revenir!

2 > Parlez-nous de Frédéric Pattar avec qui vous avez déjà collaboré, comment détermineriez-vous son travail ?

F.A : Frédéric Pattar est un compositeur de notre génération que nous connaissons depuis longtemps. Sa musique est extrêmement poétique et très "entendue". Je veux dire que la magie qui s'en dégage n'est jamais due au hasard, Frédéric passe de nombreuses heures à essayer sur les instruments, ce qu'il va demander ensuite aux interprètes. Son univers sonore est très riche car il prépare avec un soin méticuleux les croisements de timbres inouïs qui vont émailler son œuvre. Les sons « bruiteux » se mêlent aux notes les plus pures, créant ce sentiment ineffable que la musique sort de notre environnement sonore même.

3 > Vous interprétez son *Quatuor n°2* lors de votre concert, comment est née cette œuvre ?

F.A : Le *Quatuor n°2* est une commande passée par les festivals Messiaen au Pays de la Meije, Quatuors en Luberon et Sons d'Automne à Annecy. C'est une pièce en quatre parties, chacune d'entre elles faisant la part belle à l'un des instruments du quatuor.

A l'image de la langue de Joyce dans *Ulysse*, qui est cité en tête de la partition, les matières musicales entretiennent entre elles des rapports inattendus, qui créent ce sentiment d'inouï que j'évoquais plus haut, chevillé à une profonde cohérence.

Par exemple, le solo du premier violon se joue dans l'extrême aigu ; l'instrument dans cette tessiture produit un souffle en plus des notes, que l'on ne perçoit que lorsqu'on écoute de très près. En conséquence, les trois autres instruments accompagnent avec des sons de souffle, qui se marient parfaitement avec la partie soliste, comme en l'amplifiant naturellement.

4 > Vous vous êtes particulièrement fait remarquer pour vos collaborations (Jean-François Vrod, Albert Marcœur, Ahmad Al Khatib).

Musiques | *entretien*



Est-ce pour dépoussiérer le quatuor ou décloisonner le style ?

F. A : Le quatuor n'a pas besoin d'être dépoussiéré, c'est une formation qui sonne terriblement bien et qui a le bonheur d'intéresser toujours autant les compositeurs. Mais la pratique actuelle de la musique, la diversité illimitée des paysages artistiques que tout un chacun peut aborder, grâce notamment au numérique, font que la pratique du musicien peut et doit se confronter à d'autres univers. C'est bien sûr très excitant. L'écueil à notre époque c'est d'aller trop vite et de ne pas mûrir assez ces rencontres pour qu'il en sorte quelque chose de vraiment original. Car notre ambition *in fine* est bien de découvrir de nouveaux objets musicaux, et pas seulement de juxtaposer des répertoires. Satie disait qu'il n'y a pas de vérité en art. La formule paraît si simple qu'on a peut-être tendance à l'ignorer. C'est pourtant le fondement de notre pratique

5 > Le public est parfois effrayé par les créations. Quels mots souhaiteriez-vous lui adresser ?

F. A : Ces musiques sont écrites par nos contemporains, des gens qui vivent comme

nous, la même actualité que nous, qui ont la même culture collective. Leur musique est plus proche de nous que celle de Beethoven ou Haydn - ce qui n'empêche personne d'admirer et d'écouter ces géants de la musique - mais la musique contemporaine est aussi à nous, elle est écrite pour chacun d'entre nous, c'est à nous de nous en emparer, ne nous laissons pas déposséder ! Si l'on ne comprend pas ce qu'on entend (et croyez-nous, ça nous arrive toutes les semaines) c'est peut-être aussi parce que l'on découvre quelque chose de complètement nouveau, sur lequel on ne sait pas mettre de mots, et c'est sûrement très bon pour la santé. Enfin, chacun a le droit de ne pas aimer... A posteriori...

6 > Quelle sera votre actualité après ce concert ?

F. A : Nous nous apprêtons à créer des œuvres miniatures avec l'électronique du compositeur franco-américain Christopher Trapani le 30 septembre à la MC2 Grenoble. Chaque miniature fait référence à une île, asiatique ou des Caraïbes et aura son propre dispositif électronique ! Nous attendons aussi pour la prochaine Biennale des Quatuors à Paris le 15 janvier prochain, deux créations, l'une de Philippe Leroux, qui sera son premier quatuor, une

autre de l'organiste et compositeur Francesco Filidei. Nous avons aussi décidé de rendre un hommage aux compositeurs mis au ban par le régime nazi, les « dégénérés » Erwin Schulhoff, Hans Krasa et Pavel Haas. Injustement oubliées, ce sont des musiques qui naviguent entre les mondes, tour à tour sensuelles et charmeuses ou sardoniques et méchantes, spontanées et très colorées. Un répertoire que nous donnerons le 13 novembre à l'Arsenal de Metz et le 23 novembre au studio 106 de la Maison de la Radio. Nous sommes aussi en train de mettre la dernière main à l'enregistrement de notre musique avec Albert Marcœur, nous publierons notre disque (illustré par Plonk et Replonk !) avec lui en avril prochain.

Propos recueillis par Marie-Charlotte Mallard

**> Vendredi 25 septembre, à 20h30
Centre des arts / www.cda95.fr**

Rencontre avec le Quatuor Béla



© Jean-Louis Ferrandez

L'Arsenal vous attend cette saison pour le concert « Trois frères de l'orage » dans le cadre du festival « Je t'aime... Ich auch nicht ». À cette occasion, le public aura l'opportunité de découvrir Hans Krása, Pavel Haas et Erwin Schulhoff, tous trois musiciens « intellectuels, modernes, communistes ou homosexuels », et dont la musique était considérée comme « dégénérée » par le régime nazi. Comment a surgi l'idée de ce programme spécifique ?

« Nous avons baptisé ce concert Trois frères de l'orage et c'est, je pense, la fraternité qui, en premier lieu, nous a inspirés. C'est une fraternité naturelle que tout le monde ressent face à la double peine que ces artistes ont subie : leurs jeunes vies fauchées par la barbarie, et leur art, si plein de promesses, stoppé net alors qu'il était voué à atteindre les sommets du monde de la musique. La deuxième raison est que ces musiques sont absolument sublimes et la troisième, enfin, est qu'elles ne sont pas assez jouées. »

Quel est l'apport de ces œuvres à la musique du XX^e siècle ?

« Ce sont des musiques spontanées, très colorées. On entend que ces jeunes gens écoutaient du jazz dans les cabarets, qu'ils côtoyaient des artistes populaires comme Kurt Weill, mais qu'ils étaient en même temps pétris de l'héritage classique des « grands » comme Bartók ou Stravinsky. Ce sont des musiques qui naviguent entre les mondes, qui cherchent, qui nous cherchent, tour à tour sensuelles et charmeuses ou sardoniques et méchantes. L'apport de ces musiques dans le XX^e siècle est immense, ne serait-ce qu'au regard des centaines de chefs-d'œuvre écrits pour le cinéma américain durant tout le siècle et qui doit très largement à cette génération. »

Que souhaiteriez-vous transmettre au public à l'occasion de ce concert ?

« Comme à chacun de nos concerts, nous avons l'espoir de communiquer au public notre enthousiasme pour ces

œuvres en les interprétant avec notre âme et avec tout le sérieux dont nous sommes capables. Tenter de refaire vivre avec force, dans l'esprit des gens, la musique de ces artistes. »

Votre répertoire s'intéresse souvent à des compositeurs du XX^e siècle peu connus, ou peu joués. Pourquoi cette démarche ?

« Si personne ne s'intéresse aux compositeurs, pourtant géniaux, mais qui n'ont pas le statut de « stars », on n'écouterait bientôt plus que quelques morceaux en boucle (et encore les meilleurs passages !). »

Qu'est-ce que vous évoque la ville de Metz ?

« Pour nous, Metz, c'est avant tout l'Arsenal. C'est une salle de concert très célèbre en France. Et quand, il y a 5 ans, nous avons été invités pour la première fois à y jouer, cela a été un moment important. Mais la première chose qui nous a frappé en arrivant c'est évidemment la Gare qui est géniale et on ne serait pas étonnés d'apprendre que l'on peut y prendre un ticket de train en partance pour l'école des sorciers d'Harry Potter ! Sinon on a une très bonne amie à Metz qui s'appelle Charlotte. On espère qu'elle sera, comme toujours, à notre concert. »

Un souvenir particulier de l'Arsenal à partager avec nos spectateurs ?

« Lors de notre premier concert à l'Arsenal en novembre 2010, Frédéric, un des deux violonistes du Quatuor Béla, et qui est certainement la personne la plus rigoureuse et la plus fiable de nous quatre, ne retrouvait pas sa partition des « Harpes » de Beethoven que nous devions jouer. Il a retourné sa loge dans tous les sens, vidant l'intégralité de ses sacs et valises sur le sol, pris par une panique de plus en plus terrible. Mais l'heure du concert sonna et il nous fallut, la mort dans l'âme, entrer sur scène, espérant que les « fées » des bureaux de l'Arsenal parviendraient en quelques minutes à dénicher la partition sur internet. Arrivé à son pupitre, Frédéric s'est aperçu qu'il avait tout simplement laissé sa partition dessus. Le sourire qu'il nous lança à ce moment fut un des plus beaux en 10 ans de camaraderie pourtant joyeuse. »

Si vous n'aviez pas été musiciens, qu'auriez-vous été ?

« Enfant, je voulais être instituteur et paysan. Luc notre violoncelliste aurait pu, je pense, épouser n'importe quelle carrière avec un brio égal. Frédéric eut fait un savant fou très crédible et Julien un danseur étoile ou un champion d'échec très convaincant. »

Par Julian Boutin, altiste du Quatuor Béla, juin 2015.



Télérama **Sortir**

Quatuor Béla

Le 12 fev., 20h30, Théâtre de
Vanves, 12, rue Sadi-Carnot, 92
Vanves, 01 41 33 92 91. (14-20€).

Sortir C'est un quatuor
magnifique, troublant,
intense. Ne manquez pas de
découvrir les Béla, dans un
programme original qui met
en regard les musiques de
Franz Schubert et de Frédéric
Pattar (compositeur né
en 1969). Passionnant. Rare.



Le 28 janvier 2016 par [Juliette Guibert](#)

Glissades sur la glace avec le Quatuor Béla



Trace © Benoît Mouren

Une pente enneigée, une crête qui se découpe comme une lame dans le ciel clair, une coulée de glace. Un paquet de neige se détache de la crête, glisse le long d'une arête, dévale la coulée, finit dans une crevasse. Quelques rochers roulent, arrêtent quelques boules de neige. Sur les pistes, non loin, la neige crisse sous les virages des skieurs.

Nous sommes pourtant bien à Brest et même si l'Atlantique est juste derrière la rade, difficile de distinguer depuis les fenêtres du Quartz les courbes des monts Adirondacks qui au-delà de l'océan ont inspiré Philippe Leroux pour sa *White Face*, créée il y a quelques jours à la Philharmonie de Paris par le Quatuor Béla à l'occasion de la Biennale des Quatuors à cordes 2016. Les doigts glissent de bas en haut et de haut en bas sur les cordes, les archets de gauche à droite, de droite à gauche. Comme les traces de ski s'entrelacent en une infinie double tresse, cordes et instruments croisent et décroisent leurs quatre sillages au gré des glissades des mains. Glisser, dérapier, s'arrêter, repartir, louvoyer, dévaler... autant de manières de lier les sons entre eux qu'explore le compositeur en y associant ce qu'il a devant les yeux dans sa résidence américaine, le flanc blanc d'une montagne, ses zones glissantes et ses aspérités qui relient les matières ou leur font obstacle. Pour cette troisième exécution et sa création bretonne – les Béla l'ont jouée le lendemain de la création parisienne dans son décor presque naturel à Chambéry –, le challenge était grand de vouloir en entrée de concert nous emmener dans ce monde de glace et de glisse si étranger à la cité du Ponant. Mais ces quatre garçons ont le chic pour mettre le public de plain-pied avec les œuvres contemporaines et pour le faire voyager sur leurs archets comme sur un tapis volant : ils avaient l'an dernier à St-Pol-de-Léon commencé un programme Stravinsky-Bartok-Jean Cras par une œuvre africaine de leur violoniste Frédéric Aurier qui avait en quelques instants installé une moiteur subsaharienne inattendue dans ce décor léonard. Cette fois-ci l'envoûtement prend la forme d'une glissade et le son d'un crissement de glace et nous aurait laissés transis face aux neiges éternelles si le son si particulier de leur ensemble n'évoquait le mouvement, le frottement et finalement l'échauffement.



REVUE DE PRESSE

15-16

La transition avec le Quatuor n°11 en fa mineur op. 95 de Beethoven, qui n'a rien d'une promenade à skis au premier abord, n'était pas limpide : alors que le programme avait prévu les œuvres dans l'ordre chronologique, laissant à un quatuor de Britten le soin d'être un gué permettant au maître du quatuor à cordes de traverser l'Atlantique et d'atteindre les Adirondacks, les musiciens en ont décidé autrement et ont choisi des faire mourir les pentes de la White Face dans les anfractuosités beethovéniennes. Leur son contemporain laisse de l'espace, donne du relief, prend de la distance avec le terrain accidenté du premier mouvement. Le solo chromatique du violoncelle au deuxième mouvement est comme un pas qui écrase un pont de glace – encore elle – au-dessus d'un précipice, repris par ses trois comparses en une fugue qui ne peut tendre qu'à la catastrophe.

C'est dans cette atmosphère givrée que la modulation majeure du quatrième mouvement tend la main au Quatuor n°2 en ut majeur op. 36 de Britten, choisi pour terminer ce programme glissant par cet hommage à Purcell, inspiré notamment par les Fantaisies pour viole du maître baroque anglais. On ne peut guère prêter à Britten d'inspiration montagnaise ou enneigée, ce côté-là du Channel étant aussi peu familier des flocons que Brest de ce côté-ci en ce mois de janvier de réchauffement climatique. Alors, est-ce l'hommage de Britten à son compatriote qui a retenu l'attention des Béla ou bien, dans un subtil souci de cohérence avec le thème de la soirée, la référence au petit âge glaciaire qui a vu naître Purcell et la musique baroque, avec un minimum climatique entre 1650 et 1700 ? Quoi qu'il en soit, ils excellent à emprunter les riches variations harmoniques de ce quatuor – écrit en 1945 dans une Grande-Bretagne recouverte par l'hiver de la guerre – pour nous en dessiner – comme traces dans la neige – les contours mélodiques et le squelette baroque. On reste hypnotisés par la Chaconne du troisième mouvement, après un solo de violoncelle repris à l'unisson et persistant en ostinato glaçant.

Grâce au ciel c'est par une composition de Frédéric Aurier, toujours hanté par les moites torpeurs africaines, que le bis a permis au Quartz de quitter sa forme cristalline et de se réchauffer. Bruits d'insectes, chaleur humide, langueur, un reptile passe, glisse, laisse une trace. Bientôt de la neige il ne restera que les traces, un souvenir.

Quatuor Béla

19 janvier 2016, Le Quartz, Scène Nationale, Brest (Finistère)

Philippe Leroux (1959-) : Quatuor à cordes n°1 « White Face »

Ludwig van Beethoven (1770-1827) : Quatuor à cordes n° 11 en fa mineur op. 95 « Serioso »

Benjamin Britten (1913-1976) : Quatuor à cordes n°2 en ut majeur op. 36

JOSETTE BAÏZ, « SPECTRES », VOYAGE DANS UN MONDE PARALLELE

JOSETTE BAÏZ – « SPECTRES » / L'Autre Scène, Vedène / festival Les Hivernales d'Avignon 2016.



Pour les Hivernales 2016, Josette Baïz et sa Compagnie Grenade, accompagnés du Quatuor Béla, proposent une heure de rêve, ou de cauchemar, avec cette création 2015. La Compagnie Grenade d'Aix en Provence fut créée en 1998 par Josette Baïz. Elle se compose de douze danseurs professionnels dont le métissage mêlé aux chorégraphies contemporaines en font sa signature.

« Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible. Nous sondons le réel, l'idéal, le possible, l'Être, spectre toujours présent. Nous regardons trembler l'ombre indéterminée. Nous sommes accoudés sur notre destinée, l'œil fixe et l'esprit frémissant. Ô gouffre !

L'âme plonge et rapporte le doute ». Cette citation de Victor Hugo pourrait, à elle seule, résumer la dernière création de Josette Baïz car c'est précisément dans cette allégorie du chaos que plonge la chorégraphe aixoise.

Pour cette proposition « Spectres », Baïz explore ce monde fantasmagorique, fantastique et fantomatique qu'est celui des esprits, des revenants. Une chorégraphie aérienne pour un voyage dans un univers féérique, mystérieux et mélancolique où l'âme apparaît indéniablement détachée du corps. Celui-ci ne serait qu'une enveloppe permettant la mobilité, la transmission d'un message via un monde parallèle. L'atmosphère floue et flouée s'opère, notamment, grâce à sept danseurs et au Quatuor Béla (deux violonistes, un alto et un violoncelliste interprétant des œuvres de Crumb, Oswald, Kurtàg, Alfred Schnittke et Britten NDLR). Danse et musique sont étroitement imbriquées dans une écriture chorégraphique originale et astucieuse : « Corps et instruments créent des souffles glacés, des rythmes boitillants et des chants suspendus... », accentuant cette sensation de flou artistique. Qui est qui, qui fait quoi, qui entraîne et/ou interrompt l'autre dans son mouvement ? Ramenant encore à cette notion de corps, enveloppe charnelle, qui n'est qu'un vecteur de diffusion (spectre dans son autre définition), tout comme peut également l'être la musique. Un fantôme n'est-il pas une apparition vaporeuse ou tangible d'un esprit ? N'est-il pas dématérialisé ? N'y a-t-il pas dédoublement ? Puis, de cette symbiose des interprètes naît le propos : les « Spectres » sont les danseurs et donc les cauchemars du Quatuor Béla. Tous évoluent dans un espace clos, circulaire, sans grande envolée comme prisonniers de leur rêve, de leur cauchemar et/ou de leur conscience ?

Par une scénographie d'une infinie justesse, Josette Baïz s'appuie, uniquement, sur des effets lumineux, mélange de jeux de clair-obscur et d'ombres portées façonnant ces univers spectraux et hypnotiques: danseurs, musiciens et spectateurs dans un état transcendantal. Le voyage dans les tréfonds de notre être est immédiat et total.

Audrey Scotto

festival détours de babel

VII à La Source, à Fontaine

Groovin' high

Mais qu'est-ce qu'un Jean-Louis vient faire dans les **Détours de Babel**, festival aussi éloigné de la beau^f attitude que du conformisme petit bourgeois véhiculé par ce prénom associé à un visuel et un titre faussement médiévalistes? Il vient faire du jazz, et du meilleur, car derrière Jean-Louis se cache un trio plein d'imagination, qui dégage une énergie de folie, générée par son bassiste *furioso* Joachim FLORENT, secondé par son batteur agitateur de parti-



© Jean-François Dupont

cules Florent PASTACALDI, auxquels le trompettiste Aymeric AVICE apporte tout le contraire de la gluante ballade à la mode. La musique n'a pas le temps de s'arrêter en route et avance au gré de titres cyclopéens comme *Goliath* ou *Uranus*.

On peut alors craindre qu'une formation aussi classique que le Quatuor Béla vienne plomber la performance. C'est méconnaître ce quatuor, familier des œuvres de LIGETI et des minimalistes américains, toujours prêt à tenter l'aventure sur les chemins de la création. Quand les Béla rencontrent Jean-Louis, la musique explose de manière exponentielle sur des rythmes profonds et puissants. La longue compo-

sition de Benjamin de la FUENTE, *#Sept-XII*, intègre les cordes au trio jazz, comme s'ils étaient de même famille. Ils le sont d'ailleurs lorsque la contrebasse vient renforcer naturellement le quatuor. Aucune crainte alors pour le trompettiste de se trouver piégé comme le malheureux Bix BEIDERBECKE en 1930 dans une soupe à la WHITEMAN: il y a assez de piment pour que les coups de Blues nous empêchent de décrocher. La sauce prend si bien que la fusion est parfaite dans cette rencontre qui n'a rien d'un collage ni d'une superposition. Classique, jazz, rock? Qu'importe le nom pourvu qu'on ait le groove.

Gilles Mathivet

Classical treat coup lined up for Portico venue

In a very significant musical coup Portico, the newly refurbished and award winning concert venue in Portaferry, will present the Quatuor Bela in concert on Saturday evening April 16, starting at 7.30pm.

Quatuor Bela is one of France's leading string quartets. It was founded in 2006 by four young musicians from the National Higher Conservatory of Music of Lyon and Paris – Julien Dieudegard and Frédéric Aurier, violin; Julian Boutin, viola; and Luc Dedreuil, cello. The quartet is named after Bela Bartok and came together around the musicians' shared passion for the repertoire of 20th Century music. They have played all over the world to enormous critical acclaim, time and again receiving rave reviews of their performances as have their CDs – the most recent one winning a Luister 10 Award and the Gramophone Critic's Choice Award.

The Quartet has had pieces composed for it by

many of the world's leading modern day composers including, from Ireland, Garth Knox and Simon Mawhinney. In Portico Garth Knox, who is at the forefront of the international modern music scene in many fields, will join them, playing viola and augmenting the quartet to a quintet for the evening. Drawing on his vast experience as the viola player of the Arditti Quartet and the Ensemble Intercontemporain and his close international collaborations in the field of composition, he has been recognised as a unique performer and composer of music in many different styles. More recently, due to his interest in the viola d'amore and the medieval fiddle, his repertoire has expanded into the music of the medieval and baroque eras which he reworks and brings into the 21st Century. He is also passionate, due to his Irish/Scottish roots, about traditional Celtic music which is equally reflected in his playing and compositions.

Simon Mawhinney, the second composer of

the evening, is a Co Down man and Lecturer in the Music Department at Queen's University. His compositions are in great demand and have been performed by an international range of leading performers and ensembles, receiving a wide range of awards and prizes, including the Royal Philharmonic Society Composition Prize. His music has been commissioned by several major international music festivals and has been broadcast on numerous occasions. His recent works include a concertante work for viola d'amore and it this piece that will be performed by the Quatuor Bela and Garth Knox at Portico.

Portico, previously known as Portaferry Presbyterian Church, has undergone a £1.5m restoration funded primarily by the Heritage Lottery Fund but also supported by 20 other national and international charities and many private individuals. It is already making a name for itself as a venue for film, heritage, and concerts ranging across the genres from an ABBA tribute evening to organ recitals and choral performances.

The centre will officially open at the end of May with a four day festival with performances by Simon Callow and concerts by the Ulster Orchestra; Craig Ogden, classical guitar; Martin Baker, organist of Westminster Cathedral and many others. Nationally Portico has been recognised by BBC Radio 3 which plans three broadcasts from the building over the summer as does Radio Ulster.

Ian McDonnell, Chair of 'friends' said: "This concert by one of France's leading string quartets really puts Portico on to the international circuit as a venue for outstanding musicians. It is a great reward to see the building coming into its own and being used for such prestigious events."

Tickets priced £17 are available on line www.porticoards.com in the Rock Bakery and at McCarthy's Fruit and Vegetable Shop, both in Portaferry, as well as at the door on the night.

Quatuor Bela, one of France's leading string quartets, will play in concert at Portico, Portaferry on Saturday evening.





Interview d'Albert Marcoeur par Pascaline Vallée.

Qu'est-ce qui a nourri les textes de ce concert ?

Tout ce qui m'entoure, ce que je vois, ce que j'entends, ce que je sens. Tout ce qui m'éblouit, ce qui me crispe. Notre monde en souffrance, nos hypocrisies, nos mensonges, nos arlésiennes (le risque zéro, l'obsolescence programmée, les promesses environnementales). La surenchère de l'information. Une éclipse jugée comme la plus importante depuis... et bouchée par un temps couvert. Les interrogations d'un photographe de guerre. Les souvenirs du tubiste de la Fanfare des Laumes (F-21), de deux petits vieux qui ne se souviennent plus de grand chose, justement. Ce spectacle contiendra également quelques pièces de l'album précédent : *La bourrée en la*, *Stock de statistiques*, *Le poète péruvien* et deux pièces plus anciennes : *Mon petit neveu* et *Déclaration officielle*. Et pour compléter, deux nouveaux morceaux : le premier, consacré à toutes ces expressions utilisées à tout bout de champ et qui ne servent à pas grand-chose : *Pirouettes pour des prunes*. Le deuxième, instrumental, basé sur les ambivalences et les possibilités de rapprochements entre les cycles binaire et ternaire : *Combinaison bi-polaire*.

Votre parcours laisse entendre que vous aimez les nouvelles expériences artistiques. Qu'est-ce qui vous a attiré, qu'avez-vous développé dans votre collaboration avec le quatuor Béla ?



En 2006, Anne Bitran m'a commandé une musique pour quatuor à cordes destinée à soutenir son spectacle *Machina Memorialis*. Le Quatuor Béla a été créé pour cette occasion. Une autre collaboration a suivi en 2007 pour la musique du film de Jean-Pierre Darroussin *Le Pressentiment*. L'aventure a continué en 2008 avec l'enregistrement de l'album *Travaux pratiques* et les concerts qui se sont enchaînés ensuite.

En 2011, le Quatuor Béla m'a commandé cinq pièces pour quatuor à cordes et voix : *Les mouches*, *L'éclipse*, *Entretien*, *Les chemins de l'école*, *Les deux petits vieux*.

Avant 2006, j'avais déjà travaillé avec des cordes mais j'avais rencontré une certaine frilosité et avais eu à faire face à des carences rythmiques et des problèmes sociaux qui m'ont très vite exaspérés. Avec le Quatuor Béla, c'est tout le contraire : ouverture des champs d'action, technique exemplaire, état d'esprit tourné vers le rock et les musiques nouvelles plutôt que vers le chant grégorien, jamais de discussions sur les heures sup', les horaires... Avec toujours cette possibilité d'oser des choses sans apriorismes. Une dernière chose m'a attirée vers ce quatuor, c'est qu'il n'y a pas de *premier violon* ou plus exactement Julien Dieudegard et Frédéric Aurier sont premier violon à tour de rôle. Et ça tombait plus que bien vu que dans mon écriture, il n'y a pas de *premier violon* non plus. Ils ont les deux strictement la même importance.



Comment avez-vous créé ce concert ensemble ?

Un jour, Luc Dedreuil s'arrête chez nous, à La Bergerie afin de récupérer une valise de verres oubliée dans un train mais surtout indispensable pour une pièce de Crumb. Mais là, je vais un peu vite, je brûle les étapes. L'histoire commence par un coup de téléphone de Frédéric Aurier : « Allo, Albert, je sais que Claude est à Dijon et je n'ai pas son numéro de mobile sur moi, je t'explique : hier, nous jouions à Mulhouse et ce soir nous sommes à Besançon où l'on vient d'arriver il y a cinq minutes. Seulement, on a oublié une valise de verres dans le TGV qui arrive à Dijon dans une heure. Si Claude pouvait aller la chercher, ça serait super. Le TGV vient de Mulhouse, et nous étions voiture 16, la mallette se trouve dans le porte-bagages au dessus des places 38 et 39. On la récupèrera plus tard, nous n'en avons pas besoin pour l'instant. Donc, si tu pouvais prévenir Claude, ça nous sauverait la mise. » J'appelai Claude qui courut en gare de Dijon-Ville et qui récupéra la valise. Et donc, une semaine plus tard, Luc Dedreuil vint récupérer la précieuse mallette chez nous, à La Bergerie et comme il était autour des midi, nous mangeâmes ensemble. C'est à ce moment qu'eurent lieu les premières discussions autour d'un nouveau spectacle à imaginer. Nous avions un peu de matériel pour commencer : les pièces que le quatuor m'avait commandées, des pièces de *Travaux pratiques* encore toutes fraîches et des pièces plus anciennes que Frédéric Aurier se proposait d'arranger. Les premières dates de répétitions de *Si oui, oui. Sinon non* furent fixées peu de temps après, le temps de trouver les organismes producteurs intéressés par ce projet.

Vous n'êtes pas un chanteur. Comment votre voix se mêle-t-elle aux instruments ? Je pense notamment à votre manière d'utiliser les bruits.

C'est vrai, je considère la voix non seulement comme véhicule de mots, de pensées, d'impressions, mais également comme instrument de percussion, comme machine productrice d'un nombre incalculable de sonorités allant de la plus douce à la plus rocailleuse, de la plus tendre à la plus agressive, de la plus voilée à la plus timbrée.

Ensuite, il suffit d'installer la voix dans le spectre sonore global en la considérant comme un cinquième instrument à cordes. Et non en l'installant devant en prétextant que c'est la voix, que c'est important, qu'il y a des textes, qu'il faut qu'on comprenne... Je suis physiquement très mal à l'aise lorsqu'une voix est trop forte dans un mixage. Dans certains enregistrements, la voix occupe 70% du spectre sonore ; quand on sait que les 30% qui restent sont réservés à l'orchestre philharmonique de cent cinquante musiciens, j'ai le droit d'être inquiet, non ?

Pareil pour tous les bruits que j'utilise, je les considère comme de véritables instruments que je mixe ou avec les instruments de percussion, ou avec les cuivres, ou avec les bois, ou avec les cordes. Tout dépend de leur texture, de leur attaque, de certaines notes produites... Un bruit n'est jamais un gadget sonore ou une illustration anecdotique. Sauf en cas d'extrême urgence : deux verres qui s'entrechoquent pour illustrer deux papes trinquant tranquilles par exemple (*De Pierre à Jean-Paul* dans l'album *Plusieurs cas de figure* M8 2001).

© image : Thomas Aubin

Rue89Lyon

Variations citoyennes 1/5 : dans la classe de 5^e Segpa du collège Clémenceau

Dans la classe d'Anne-Gaëlle Narci, ils sont une petite douzaine à s'agiter autour de maquettes en carton. Sur un coin de table commence à prendre forme la chambre d'un SDF, à laquelle Yohann ajoute des fissures peintes, un tapis effiloché.



Au fond de la classe, on est à l'opposé : une grande villa avec piscine et vue sur la mer sont en train d'apparaître entre les mains de deux collégiennes, qui se projettent et peignent un soleil fluorescent.

Dans la classe de 5^e du collège Clémenceau (Lyon 7^e) ©Santiago Roel/Bloo

Citoyenneté en scène

Le projet participatif Variations citoyennes rassemble pendant une année de pratique artistique 200 participants amateurs et des professionnels. Ils ont de 8 ans à 90 ans et ont été répartis dans 12 groupes de travail. Rue89Lyon, partenaire, suivra cinq de ces ateliers.

Objectif pour Jean Lacornerie, directeur du théâtre et metteur en scène : créer un spectacle qui prenne en compte cette diversité d'âge, de culture, d'état de santé, avec une exigence et une véritable ambition artistique. Il sera présenté sur la scène du [Théâtre de la Croix-Rousse \(31 mai et 1er juin 2016\)](#).

Dans la classe de 5^e Segpa du collège Clémenceau, les élèves ont pris à bras le corps le [projet théâtral Variations citoyennes](#), qui met au défi les pratiques amateurs et l'action culturelle.

Les élèves, âgés de 13 à 14 ans, ont écrit le scénario d'un film court, dont ils réalisent les décors.

Pour trouver leur place dans ce prochain spectacle imaginé par le théâtre de la Croix-Rousse, et dont le fil narratif se tisse à partir de la Déclaration universelle des droits de l'homme, les collégiens ont choisi l'article 7 du texte de 1948.

"Il porte sur la propriété, rappelle Anne-Gaëlle Narci, il nous permet d'aborder en classe de nombreuses questions d'actualité".

Le pitch de leur film est clair : un architecte de renommée internationale, vivant dans un cadre idyllique en bord de mer, ne va pas se contenter de profiter de ses biens ; il va venir en aide à des SDF et personnes en situation de grande précarité vivant non loin. Par le biais d'une pétition notamment, d'actions citoyennes, motivé par le fait que "[chacun a le droit à un toit](#)".

Ce héros ? C'est "*Monsieur Cornichon*".

"Enfin pour le moment, précise Vanessa, l'élève qui a baptisé l'architecte. Tout le monde n'aime pas forcément ce nom, on risque de le changer."

“Monsieur Cornichon” et le droit au logement



Le film sera monté par [Marina Roel](#), vidéaste qui intervient pour Variations citoyennes et qui orchestre en classe la réalisation des décors. Elle y incrustera les visages et silhouettes des adolescents.

Au fond de la classe, Sargis ne sort pas en cour de récréation quand la sonnerie retentit. Pas moyen de lâcher son décor. C’est lui qui nous le dit, tandis qu’il bâtit son immeuble, parmi ceux d’un quartier délabré. Il mure les fenêtres avec application. Il est emballé et ce n’est rien de l’écrire.

Sargis, en classe de 5è au collège Clémenceau (Lyon 7è) © Santiago Roel/Bloo

Marina parle d’un “gros potentiel” chez ce garçon de 13 ans et la vidéaste se voit bien, avant la fin du projet, lui souffler quelques conseils, discuter de son orientation. Quand les décors seront finis car, pour l’heure, il y a encore beaucoup de travail à abattre.

Le projet ne quitte plus Sargis. Il est même venu en classe avec des branches surmontées de petites boules végétales, dans le but de les utiliser comme des arbres dans les différents décors. Si besoin. Il a aussi apporté un sac plein de gravier clair ; “ça peut toujours servir”. Et ça sert en effet.

Adam, Alex, Prisca, Kenny, viennent piocher, les mains tâchées de peinture. Ils sont autant d’élèves dits “en difficulté”.

“Les classes de Segpa forment une section qui, souvent, n’a pas une bonne image. Ni dans le collège, ni parfois même dans les propres familles des élèves.”

Ils s’agitent autour des constructions de carton, ils se bousculent. Ils cherchent les tissus qui “rendront bien”.

La [compositrice Raphaèle Biston](#) écrira la musique de leur film, elle sera jouée en live par le quatuor Béla (à voir dans la vidéo ci-dessous), les deux soirs de représentation. A la fin, les collégiens de Clémenceau monteront aussi sur scène, pour la chanson finale.

“J’aimerais bien montrer leur travail, aux autres élèves du collège notamment. Monter une expo avec tous ces décors, espère Anne-Gaëlle Narcis. C’est une occasion pour eux d’être mis en valeur, à travers tout le travail qu’ils auront fourni.”

Rue89Lyon

Variations citoyennes 3/5 : Liberté et esclavage dans une gestuelle d'enfants

Ils ont accepté de danser et de jouer devant un public, presque sans filet. Vingt-quatre artistes amateurs qui ont pour particularité d'être âgés de 8 à 10 ans, participent au projet du théâtre de la Croix-Rousse, Variations citoyennes, en répétant pendant leur temps d'activités périscolaires.



Avec Bérangère Valour et Mathieu Lebot-Morin, deux chorégraphes, ils viennent de se lancer.

Les mouvements simples seront mis en forme au fur et à mesure des rencontres, dans le but d'illustrer l'article 4 de la Déclaration universelle des droits de l'Homme. Celui qui concerne l'esclavage. Par la danse et le théâtre, le sujet doit devenir plus compréhensible pour les enfants qui en donneront leur vision, via leur corps.

©Elie Cortine/Bloo

Cet après-midi là, le regard est fixé sur [Bérangère Valour](#) et [Mathieu Lebot-Morin](#), les enfants sont à l'écoute. Du haut de leurs 8 et 10 ans, ils semblent apprécier les moments où les deux chorégraphes leur annoncent qu'ils seront considérés comme une vraie troupe professionnelle pour les séances à venir.



Les enfants du Centre social Quartier Vitalité et du foyer Claire Demeure ont choisi le théâtre et la danse pour le projet « Variations citoyennes ».

Dix-huit enfants se connaissent déjà bien. Ils sont ensemble à l'école Michel Servet et se rendent au Centre social Quartier Vitalité, qui les prend en charge pendant leur temps périscolaire. L'établissement accueille toute l'année différents groupes pour organiser des activités culturelles. Ils sont donc des habitués des lieux.

Six autres petits artistes, de leur côté, viennent du foyer Claire Demeure, une maison d'enfants placés sur décision de justice. Un peu plus réservés, parfois intimidés. Ils se sont mêlés, pour travailler ensemble.

Quatre mouvements créés par les enfants

Première répétition ce vendredi après-midi. En chaussettes dans la grande salle du Centre social Quartier Vitalité, les vingt-quatre enfants sont assis en demi-cercle autour des deux chorégraphes. Ils apprennent qu'ils vont travailler en binôme et qu'ils n'auront pas le choix du partenaire.

Quelques regards angoissés sont lancés en direction des copains. Mais les groupes sont créés en fonction de la taille, pas de négociation possible.

L'une des filles ne semble pas vraiment contente de se voir attribuer un garçon. Ils se regardent beaucoup mais évitent dans un premier temps de se toucher. Quand vient le temps des exercices, on peut tendre l'oreille et entendre quelques chamailleries provenant du duo.

Pour autant, l'atmosphère est plutôt studieuse.

« Ils sont calmes et concentrés, c'est rare à cet âge-là », se réjouit Mathieu.

Malgré des mouvements au départ maladroits, les enfants s'appliquent à reproduire les exercices demandés.

« C'est une journée de rencontre aujourd'hui. C'est la séance la plus difficile car il faut qu'ils aient confiance en nous, et dans le projet », explique Bérangère.

L'un doit faire bouger l'autre. Et l'autre doit suivre le mouvement demandé sans entendre d'autre son que celui de la musique. Pour les exercices suivants, les deux chorégraphes leur demandent de résister au geste effectué par le partenaire.

« C'est la première fois qu'on travaille ensemble mais on a la même pédagogie. On était d'accord pour l'improvisation, pour partir de leurs corps à eux et pour ne pas écrire le contenu de la pièce en amont. On va extraire leur proposition pour l'améliorer et l'incorporer », sourit Mathieu.

Le principe est simple. Chaque duo doit créer quatre mouvements, puis les deux chorégraphes en choisiront huit pour la pièce finale. Certains mouvements seront relâchés et souples, d'autres plus rigides pour rappeler l'idée directrice de la pièce: la liberté opposée à l'esclavage.

Chaque variation du spectacle final s'inspire d'un article de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Pour ce projet-là, les chorégraphes ont choisi son article 4 :

« Nul ne sera tenu en esclavage ni en servitude; l'esclavage et la traite des esclaves sont interdits sous toutes leurs formes. »



« Quand on doit résister et qu'on ne fait plus le pantin »

Pas facile quand on a 10 ans de comprendre ce qu'est l'esclavage, cela semble lointain, presque imaginaire.

« On va prévoir un temps de réflexion à propos de l'esclavage. Mais je veux qu'on aborde cette notion par la manière théâtrale. Nous, on va composer avec l'article de la Déclaration à l'esprit, et je pense que ça leur fera écho petit à petit », indique Bérangère.

© Jules Cozzarin/Bloo

Les enfants ont pourtant déjà abordé le sujet. Ils ont visité le théâtre et y ont rencontré l'un des violonistes du quatuor Bela, qui jouera lors de la représentation. Ce dernier leur a fait écouter la musique sur laquelle ils danseront : il s'agit de *White man sleeps*, composé par Kevin Volans.

D'origine sud-africaine, le compositeur a réalisé le morceau pendant l'Apartheid. Une période de l'histoire et une notion qui ont pu être expliquées aux enfants.

« Mais dans notre chorégraphie on parlera plus de liberté que d'esclavage. Comment quelqu'un qui commence à avoir de la liberté peut la transférer aux autres... », précise la chorégraphe.

A la fin de la séance, la jeune Analucia semble déjà commencer à comprendre. « J'ai bien aimé quand on faisait les duos, surtout quand on doit résister et qu'on ne fait plus le pantin », assure-t-elle.

« J'ai peur de me mettre avec les autres »

Le plus difficile, pour cette première répétition, a sans doute été de mélanger les deux groupes. Ils ont eu du mal. Au démarrage.

« Les enfants du Centre social ont du mal à accepter que d'autres enfants viennent dans leur périscolaire. Rencontrer l'autre est toujours difficile à cet âge-là et la notion de groupe est forte. Ils en ont justement discuté quand on a parlé de l'apartheid », explique Sally, qui participe à l'organisation du projet au théâtre de la Croix Rousse.

Kamélia, l'une des six enfants de la maison Claire Demeure confiait ses inquiétudes à son arrivée.

« J'ai peur de me mettre avec les autres. »

Son amie Inès acquiesce, visiblement peu rassurée. Sally les reconforte :

« C'est normal d'avoir peur, mais on est là pour se rencontrer. »

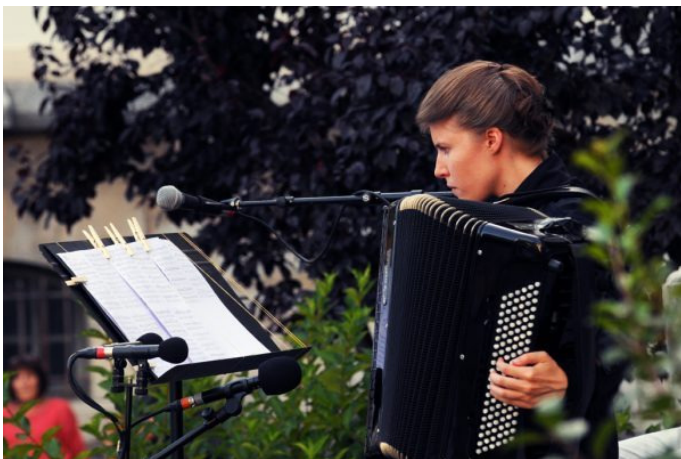
L'exercice en duo doit leur permettre d'apprendre une nouvelle forme de contact avec l'autre. Pari réussi puisqu'à la fin de la première séance, la timidité dans les groupes a fait place au jeu. La formation sera intensive, le projet ayant démarré tard, les enfants vont ainsi travailler une à deux fois par semaine, jusqu'à la représentation finale.



Chaillol. Un jour en musique dans le Gapençais, au cœur du festival !

Intimes traversées

• 1 août 2016 •



Le 1er août le Festival de Chaillol programmait deux belles manifestations dans le Gapençais.

En fin d'après midi, dans les **Jardins de la Providence** enchâssés dans un «U» architectural propice à l'écoute en plein air, une jeune accordéoniste faisait le plein pour un concert gratuit, soutenu financièrement par la **Ville de Gap** et affiché dans le cadre des «**Éclats d'été**». **Élodie Soulard** est de ces artistes qui, à cet instrument d'ordinaire associé au bal

musette, propose d'autres possibles : transcriptions ou réécritures classiques, musiques orchestrales... C'est que son «orgue à bretelles» est imposant : pesant près de 15 kilos, il possède la tessiture d'un piano et une multitude de registres ! Elle a pu ainsi proposer une *Valse* de Schubert, revue par Liszt où le passage du piano à l'accordéon gomme la percussion originelle, ajoute de l'intimité et de la suavité... mais où demeurent la grâce mélodique et la virtuosité. Avec Bach et sa *Suite anglaise n°2*, on s'est trouvé dans un esprit acoustique naturellement proche de l'orgue. Le jeu d'Élodie Soulard s'est imposé avec souplesse, élégance, facilité dans les danses lentes détaillant les voix, comme dans les tempi alertes multipliant les double-croches. En fin de programme c'est l'esprit du ballet qu'on a perçu alors que les soufflets dansaient sur un «*Portrait de Stravinski*» (signé **Volodymyr Runchak**) traversé de citations du Russe.



REVUE DE PRESSE

15-16

Ce fut aussi l'occasion d'entendre un opus en création, commande du Festival de Chaillol : une *Partita* de **Georges Bœuf**, superbe, conduisant l'auditoire du contrepoint classique occidental, carré, mais cuisiné aux dissonances du 21^e siècle, vers des déploiements harmoniques abandonnant cet ordre-là, vers un temps relâché, proche de celui développé par le bansurî (flûte indienne), voire un temps immobile... un appel à la méditation... instant d'intériorité qui aurait néanmoins gagné à être vécu dans un espace clos, une acoustique réverbérante.



Clair-obscur...

Tout juste le temps, en soirée, de rejoindre **La Bâtie Neuve**, village situé à quelques kilomètres du chef-lieu des **Hautes-Alpes**, pour y entendre, en son église, le **Quatuor Béla** ! Ces Lyonnais défendent, depuis dix ans, le répertoire contemporain et ne sont pas privés de proposer, en première partie, un programme qu'on n'ose rarement risquer dans les salles de concerts des grandes villes.

« *Ainsi la nuit* » de Dutilleux, chef d'œuvre du genre composé dans les années 1970, a résonné au gré de ses réminiscences, accords pivots, mouvances et variations, suspensions temporelles diffractant, brouillant la mémoire... Vint ensuite le *Quatuor n°2* de **Frédéric Pattar**, dédié aux quatre musiciens qui l'ont créé l'an dernier au **Festival Messiaen au Pays de La Meije**. Chacun, tour à tour, dans l'esprit du concerto, **Julien Dieudegard** et **Frédéric Aurier** (violons), **Julian Boutin** (alto) et **Luc Dedreuil** (violoncelle), a pris un envol soliste dans un trajet général qui a traversé l'opus de l'aigu vers le grave, au moyen d'une langue pas toujours conventionnelle, d'une pièce métallique qu'on glisse sur les cordes, alternant des sons frottés, du souffle, fusées sonores et balancements, motifs multiples, petits objets sonores qui se sont répondus et superposés... Autant de paysages divers qu'on a traversés dans une direction continue, au fil d'un geste hypnotique.

Les artistes ont malgré tout choisi de conclure leur récital avec une œuvre « classique » : le *11^e Quatuor en fa mineur* de Beethoven à l'esprit dit « sérieux ». Un premier violon « facile » s'est détaché d'un tableau romantique, un drame sonore riche en contrastes, une lutte du mélodique et du rythmique s'achevant sur une espèce de course à l'abîme et une mystérieuse coda précipitée... Renversant !

JACQUES FRESCHÉL
Août 2016



Les Béla et Laura Holm créent Adonaïs de Bruno Ducol

Par Michèle Tosi le 29 août 2016

Dix phalanges internationales sont reçues [cette année](#) au Festival de Quatuor à cordes du Luberon, un événement qui essaime en terre provençale, investissant églises et abbaye prestigieuses (Silvacane, Cabrières d'Avignon, Saignon...).

Outre les quatorze soirées organisées autour du thème fédérateur de « l'Autriche-Hongrie, 1807-1918 », le Festival donne cette année aux jeunes talents de l'Académie ProQuartet, installée dans le superbe Conservatoire des Ocres du Roussillon, l'occasion de se produire en public lors d'un concert de fin de stage fort sympathique (23 Août).

Pour l'heure, dans l'église de Cabrières d'Avignon, le public est venu très nombreux pour écouter le [Quatuor Béla](#), quatre garçons qui ont [le vent en poupe](#). Le programme affiche une création mondiale, commandée par le Festival à [Bruno Ducol](#). Le compositeur avait d'ailleurs convié le public à 18 heures pour une présentation de sa nouvelle oeuvre associant au quatuor à cordes une voix de soprano. Les Béla débutent avec l'unique quatuor de Debussy, un des premiers chefs-d'œuvre du maître français qui délaissera ensuite les genres classiques. Sous l'archet des Béla, le premier mouvement file droit, dans la transparence des textures et l'acuité des lignes. Ce sont les rythmes et la couleur que les musiciens exaltent, avec sensibilité et subtilité. La cinétique est étonnante dans le deuxième mouvement où les archets virevoltent dans un jeu qui n'a rien perdu de sa pudeur et de sa délicatesse. Avec les instruments en sourdine, le mystère plane dans le superbe troisième mouvement où la ligne chaleureuse de l'alto – merveilleux [Julian Boutin](#) – est relayée par le jeu tout en finesse du premier violon – [Julien Dieudegard](#) – pour atteindre « la chair nue de l'émotion ». Bien conduit, le dernier mouvement n'égale pas ces sommets, Debussy cédant à la science du contrepoint et de la combinatoire mais on est sidéré par l'énergie déployée par les quatre musiciens dans ce finale magnifiquement enlevé.

Le quatuor avec voix est chose assez rare dans le répertoire de la musique de chambre. Dans l'avant concert en présence des musiciens, [Bruno Ducol](#) évoque l'op. 10 de Schoenberg où le compositeur autrichien introduit deux poèmes chantés dans les troisième et quatrième mouvements de son *Quatuor n° 2*. Il cite également la *Suite lyrique* d'[Alban Berg](#), cet « opéra latent » en six mouvements où les mots, bien qu'absents, affleurent souvent. Pour le grand lamento d'*Adonaïs* – Monteverdi demeure! – Ducol fait appel aux vers de Percy B. Shelley, traducteur inlassable des auteurs anciens: « Je pleure Adonaïs – il est mort! » écrit le poète qui rend ici un hommage funèbre à John Keats. Œuvre d'envergure (32'), l'*Adonaïs* de Ducol s'articule en cinq mouvements suivant le texte et sa dramaturgie : « Ne vous lamentez plus sur Adonaïs [...] Il n'est pas mort, il ne fait plus qu'un avec la nature » chante la soprano dans un 4ème mouvement beaucoup plus animé. La voix – exceptionnelle [Laura Holm](#) – entre litanie et exhortation, est toujours conductrice, explorant, du parlé au chanté, différentes manières de projeter tout à la fois le sens et la sonorité des mots du poète. Éminemment souple et ciselée, la ligne vocale est répercutée et commentée par l'écriture instrumentale qui relève d'un véritable travail d'orfèvre. Au « trillo di gorgia » emprunté à l'ornementation baroque, et dont [Laura Holm](#) s'acquitte en virtuose, fait écho le fin crépitement des archets sur la corde, délicatement réverbéré par l'acoustique du lieu. La voix (parlée) des instrumentistes –

les Béla tout terrain – est plusieurs fois sollicitée pour relayer ou amplifier celle de la chanteuse, suggérant des mouvements dans l'espace très étonnants. Sans texte, le troisième mouvement (*Intermezzo*) étrangement bruité n'est que souffle, vibrations et bruissements, ceux d'une Nature où tout se régénère, cet intermédiaire entre l'homme et le cosmos dans la pensée orientale qui hante notre compositeur. Servant une écriture exigeante autant que raffinée, [Laura Holm](#) et le [Quatuor Béla](#), magnifiquement investis, donnent à cette ample déploration sur la mort de Charles S. une ferveur incantatoire qui bouleverse.

Programmer le *Sextuor n° 1* de Brahms en début de seconde partie tient du défi que les instrumentistes déjà fort éprouvés vont courageusement relever. L'altiste [Sarah Chenaf](#) et la violoncelliste [Juliette Salmona](#) (toutes deux membres du Quatuor Zaïde) se joignent aux Béla pour interpréter cette pièce du jeune Brahms (1860) où la séduction des thèmes le dispute à l'envergure sonore déployée dans les quatre mouvements. Si l'équilibre des forces peine à s'instaurer dans un premier mouvement aux dimensions déjà symphoniques, les instrumentistes confèrent au célèbre thème du second mouvement, varié à l'envi, ses dimensions lyrique et expressive. Le scherzo prend une rusticité toute beethovénienne sous leurs six archets vigoureux mais il manque au dernier mouvement quasi symphonique énergie et puissance pour donner à ce finale la plénitude des couleurs et le souffle romantique qui le traverse.



Ils sont par contre exemplaires dans *Maiblumen blühten überall* (le muguet fleurissait partout) pour sextuor à cordes et soprano (1898), un bijou méconnu d'Alexander Zemlinsky qui aimait, comme Mahler, mettre la voix au cœur de ses compositions instrumentales. Les vers chantés sont ceux de [Richard Dehmel](#), poète que choisira également [Arnold Schoenberg](#) pour son sextuor à cordes *La Nuit transfigurée* (1900). Les textures contrapuntiques, le lyrisme exaspéré et le chromatisme préfigurent en tout point le chef d'œuvre du maître viennois. Expressive et d'une technique

irréprochable, la voix flexible et longue de Laura Holm s'inscrit sur le flux instrumental, portant le poème, chanté sans redites ni fioritures, jusqu'à un climax d'intensité. L'admirable postlude instrumental, où la mort est ici transfigurée, conclut cette pièce très concentrée dans le registre lumineux des cordes et un temps presque étal. Les six musiciens en restituent la transparence et la pureté des lignes avec une sensibilité qui confine au sublime.

Crédit photographique : Quatuor Béla (c) Thierry Salmona

Lien vers l'article: <http://www.resmusica.com/2016/08/29/les-bela-et-laura-holm-creent-adonais-de-bruno-ducol/>